(4

GRANDE MOSAÏQUE DE POMPÉI

PAR

CHARLES BONUCCI

Architecte des Fouilles Royales de Pompéi, Membre de l'Académie Royale des Beaux-Arts et de la Société Sebezia-Pontaniana, à Naples, et de l'Institut de Correspondance Archéologique de Rome.



NAPLES,
DE L'IMPRIMERIE DE TRANI.

1833.

L'OMBRE DE DARIUS —

. . . . *Sachez donc que mon Fils, toujours plein d'un vain espoir, aura laissé dans la Grèce des troupes d'élite; destinées à engraisser les champs* Béotiens, *elles sont restées dans les plaines qu'arrose l'*Asope. *C'est là que les attend le plus terrible désastre, digne prix d'une orgueilleuse et sacrilège audace . . . Un châtiment non moindre les punit; que dis-je? Va les punir encore — Vos maux ne sont pas à leur comble; ils vont s'accroître. Je vois, dans les* Champs de Platée, *se former, sous le fer du Dorien, un amas sanglant de cadavres — Des montagnes d'ossemens, sans parler, diront aux yeux des hommes, jusqu'à la troisième génération: » Mortels, il ne faut pas s'énorgueillir à l'excès. L'insolence, en germant, porte l'épi du malheur; la moisson qu'on en recueille, est toute de larmes. »*

ÆSCHYLE. Les Perses.

POMPÉI (1).

L'Italie se reposait enfin d'une guerre de plusieurs siècles, et la Paix, les Muses et les Arts semblaient accourir sur les pas de la Victoire pour célébrer la conquête de l'Univers et le triomphe d'Auguste. Ils cultivaient sur le seuil de son palais des lauriers dont les couronnes immortelles cachaient sur le front de l'heureux Vainqueur les palmes détestées de Philippes, et de la Sicile. — Les productions les plus rares, les trésors les plus précieux et les merveilles de la terre affluaient de toutes parts et venaient se perdre dans cette immense merveille appelée Rome. Des milliers d'esclaves, restes des mas-

(1) A son passage à Naples, un Homme de lettres français, versé dans la langue italienne, et dans les antiquités a bien voulu faire la traduction de ce Mémoire.

sacres et des batailles étaient occupés aux trophées de notre gloire, à la magnificence de nos monumens publics, au luxe et à la voluptueuse élégance de nos édifices particuliers. Tout était vaste, gigantesque, extraordinaire. Le Génie colossal de l'Italie tendait avec amour la main aux Grâces timides de la Grèce, et de leur union sacrée naissaient des fruits d'une beauté surnaturelle. Ces admirables conceptions étaient accueillies et introduites dans l'intérieur le plus secret des maisons d'un Lucullus, d'un Atticus et d'un Pollion, avec le même enthousiasme, la même joie, et la même vénération que s'ils avaient reçu dans leurs temples domestiques les Divinités mêmes auxquelles ils étaient consacrés.

Des rives du Tibre jusqu'à celles du Sébèthe et du Sarne, la mer la plus douce et la plus tranquille de l'Italie va dessinant, comme en se jouant, des golfes enchanteurs. Dans leur enfoncement, le long des collines et des promontoires parfumés de mirtes et de roses étaient les prairies et les danses des Sirènes. Là s'élevèrent ensuite des demeures délicieuses qui formèrent comme une seule ville depuis Bayes jusqu'à Naples, et de Naples jusqu'à Herculanum et Pompéi. Dans celle-ci Cicéron, Phèdre et Claude vécurent heureux et ignorés, et Martius Philippe

qui avait été Consul reçut Octavien (1) sous ces portiques nombreux, où le faste oriental s'étonnait de se voir si heureusement allié à la grandeur romaine et à la grâce élégante d'Athènes. Ainsi cet ancien séjour des Etrusques, des Pélasges et des Samnites était destiné à recueillir et à conserver jusqu'à nos jours la dernière lueur de ces arts dont l'astre s'éteignait sur le Capitole.

Grâce aux pluies volcaniques et aux cendres du Vésuve, Pompéi fut couverte d'un voile léger qui la déroba aux invasions des Barbares et aux désastres ultérieurs de notre belle patrie. Dix-huit siècles ont passé rapides et impétueux comme autant de torrens dévastateurs, et cette Ville s'est réveillée de son paisible sommeil plus belle et plus jeune, comme pour révéler à l'Univers moderne l'histoire, les secrets et les prodiges d'un Univers qui n'est plus.

Des découvertes de toute espèce ont lieu chaque jour à Pompéi. Mais ce qui nous rend cette ville plus intéressante et en quelque sorte plus chère, c'est le caprice avec lequel elle semble nous accorder ou nous refuser ses faveurs. La Fée qui se cache parmi ses ruines est jalouse et bizarre.

---

(1) Cic. L. 13, Ep. 50 ad Attic.

Des années se passent, et les lieux les plus remarquables n'offrent souvent que d'informes débris de matières communes et abjectes, tandisque dans d'obscurs souterrains, où l'on ne s'attendait à trouver que des amphores remplies de terre et de scories, on a découvert des monceaux d'or et d'argent, de très-riches bijoux et des meubles précieux. D'autres fois, nous croyons entrer dans la modeste habitation d'un Marchand, et nous nous trouvons tout-à-coup transportés dans un *Atrium* orné de peintures classiques, de décorations d'un goût nouveau, et de statues sur les lèvres desquelles l'ame du Sculpteur respire dans un aimable sourire.

C'est ainsi qu'après un long repos, Pompéi nous a fait présent naguère d'un de ces chefs-d'oeuvre, que l'on dirait destiné à changer les opinions et les idées des peuples, à répandre de nouvelles lumières sur la civilisation de nos ancêtres, et à marquer une ère nouvelle dans les vastes domaines de l'histoire, de l'archéologie et des arts.

Maison dite du Faune (1). *Ses Mosaïques.*

Dans la large Rue, qui du *Temple de la Fortune*, et de l'*Arc triomphal de Tibère* s'étendait jusqu'à la *Porte d'Isis*, en traversant comme par le milieu Pompéi, on rencontre la noble et majestueuse entrée d'une Habitation que j'ai découverte en 1830, en présence de l'aimable et infortuné fils (2) du célèbre Goethe. A peine a-t-on franchi le seuil, que l'on découvre d'un coup-d'oeil la perspective de toute cette vaste Maison. Un grand *Atrium* découvert, égayé par des couleurs vives et variées, et par un pavé mêlangé de jaspes rouges, d'agates orientales et d'albâtre fleuri, est environné de plusieurs chambres à coucher, de salles d'audience et de salles à manger.

A la suite est un jardin de fleurs. Une fontaine y élevait au milieu ses eaux limpides qu'un bassin de marbre recueillait dans leur chûte. Vingt-quatre colonnes d'ordre ionique y formaient des portiques à l'entour, et à travers les

---

(1) Voyez le *Plan* de cette Maison, Planche 2.

(2) Ce jeune homme est mort quelques mois après à Rome. Sa perte a été si sensible à son vieux Père déjà si voisin de la tombe, qu'elle a fini par l'y entrainer.



grillages, les statues et les rideaux d'azur et de pourpre qui flottaient dans leurs intervalles on apercevait de nouvelles colonnades plus étendues, qui entouraient un bosquet de platanes, de lauriers et de myrtes (1). A l'ombre des arbres et des portiques s'ouvrent deux petits Temples, où

(1) Les Anciens ne voulaient jamais s'éloigner de la nature. Un jardin, une forêt, un bosquet était pour eux de première nécessité. A Pompéi, il n'y a pas de maison qui n'en ait un. Vitruve dit : *Sint inter duas porticus sylvae, et in his perficiantur inter arbores deambulationes.* Cicéron écrit à son frère Quintius que l'aménité des jardins de sa maison lui tenait lieu de campagne. Horace voulant calmer son amie Lycé cherche à l'attendrir en lui faisant la description de ses infortunes, et des tourmens qu'il souffre pour elle; que debout sur le seuil de sa porte il souffrait toute la rigueur des vents du nord qui soulevaient sa porte et faisaient mugir le bosquet au milieu de ses magnifiques appartemens. Vitr. L. V, C. II. Cicer. L. III. Ep. I. Hor. L. III. Od. X.

Les jours de fête, les Anciens honoraient leurs Divinités par des festins. On y chantait des hymnes et la première était adressée à la Divinité dont on célébrait la fête, mais la dernière devait être consacrée à Vénus, et à la Nuit qui s'avançait. Properce fait mention des repas qui se faisaient dans les jardins situés au milieu des maisons, et où les surprenait le jour naissant. — Eleg. VI. L. IV. — Voyez la description de la Maison de Scaurus dans Pline, et celle de Néron construite par les deux célèbres Architectes Sévère et Céler, dans Tacite, L. XVI.

l'on adorait les dieux Lares. Deux trépieds très-élégans de bronze exhalaient d'éternels parfums devant les simulacres de Phêbus, de la Concorde et des Grâces.

En face, la vue se reposait agréablement sur la cime du Vésuve qui s'élève comme un autel vers le Ciel (1).

Les Hôtes de cette délicieuse demeure avaient voulu sans doute s'ensevelir sous ses ruines, plutôt que de l'abandonner. On a retrouvé leurs squelettes.

Ils n'ont point délaissé ce portique si cher
Qu'embaume et rafraîchit la brise de la mer;
Ce jardin que décore un Temple domestique
Et ce lit de festin couvert d'ombre bachique (2).

Tout était encore à sa place. Des dépôts de vases et d'objets de ménage de toute forme en bronze et en verre, ont été recueillis de toutes

(1) Florus. L. 2. C. 20. *Prima velut ara viris mons Vesuvius placuit.*

(2) Vers de M. Maizony De Lauréal qui s'occupe de mettre la dernière main à un grand Poème, dont l'*Eruption du Vésuve sous Titus* est le sujet, et intitulé l'*Héracléade*. Il a fait dernièrement en Sicile, et dans les environs de Naples, où j'ai eu le bonheur de l'accompagner, un voyage pour reconnaître minutieusement les lieux classiques, théâtre de ses hautes fictions.

parts. Des coupes, des casseroles et des plats d'argent étaient disposés sur des tables de marbre remarquables par une sculpture exquise.

La statue en bronze d'un Faune qui a donné son nom à cette habitation a été découverte dans le centre de l'*Atrium*, au milieu du bassin. Le demi-Dieu couronné de feuilles de chêne et de son fruit est ivre, et paraît très-animé à la danse ; et tandisque ses bras ouverts accompagnent le mouvement de ses pieds ; le cliquetis de ses doigts semble accompagner les joyeuses idées, et les vapeurs dont sa tête est remplie.

Cette maison n'est ornée d'aucune peinture à fresque avec figures. On croirait que son maître dédaignant une espèce de gloire commune avec les maisons les plus ordinaires s'était réservé le luxe des peintures de la mosaïque la plus fine, genre de décoration qu'il n'était pas si facile d'égaler. Ainsi le seuil de la principale entrée, les salles à danser et à manger, et les autres qui en dépendaient, étaient pavées de mosaïques formées de petits morceaux de marbre presque tous colorés naturellement, représentant tantôt un *Feston très-riche de fruits et de fleurs*, entremêlés de *masques scéniques* (1), tantôt *le Rivage de la*

(1) *Planche 5.*

mer avec des poissons et des coquilles, et tantôt *des Canards*; *des Oiseaux entre les griffes d'un Chat; deux Colombes qui déroulent avec le bec un collier de perles; un Faune qui embrasse une Bacchante*; *un Lion qui se jette sur sa proie*, *et un petit Génie de Bacchus couronné de lierre*, *assis sur une panthère*, tenant d'une main une grande coupe de verre, pleine de vin, et de l'autre, une fraîche guirlande de pampres et de raisin dont il enchaine le cou de la panthère qui le regarde (1).

Le *Gynécée* ou appartement des femmes, entièrement séparé du reste de l'habitation se prolonge le long de l'*Atrium* et du jardin.

C'est dans cet appartement qu'on a découvert un des trésors les plus riches que Pompéi ait offert jusqu'à ce moment, et qu'une Femme dont on a trouvé le squelette dans la salle de réception paraît avoir jeté en fuyant. Il consistait en deux bracelets d'or très-pesans, en deux boucles d'oreilles et en sept anneaux d'or avec de très-belles pierres gravées, et en un monceau de monnaies, d'or, d'argent et de bronze.

Entre le jardin et le bosquet, dans un empla-

---

(1) *Planche* 6.

cement délicieux et pittoresque, s'ouvrait une pièce (1) où se rassemblait la plus brillante compagnie, que fréquentaient les plus belles *Etérides* (2), et où avaient lieu les repas, les chants et les danses, au milieu des parfums des fleurs, au murmure des eaux, et à la douce haleine des vents du soir.

Le *Nil* figuré en mosaïque semblait couler sur le seuil, entre les colonnes qui décorent l'entrée de ce salon, et présentait aux convives le spectacle de ses rives couvertes d'*oiseaux*, de *plantes* et d'*animaux étrangers*. Un grand tableau en mosaïque exprimant une *Bataille entre les Grecs et les Perses* (3) se développe ensuite comme un tapis, et recouvre tout le pavé du salon.

---

(1) La *Planche 3* présente les *Ruines*, et la 4 la *Restauration* de ce Salon.

(2) Jeunes filles voluptueuses qui égayaient par leurs chants et par leurs danses les banquets d'Anacréon et d'Horace. *Anacr*: Od: IV: et XIII. *Hor*: Od: XI, L. II.

(3) *Planche* 1.

Observations sur la Peinture antique et sur la Mosaïque.

Comme dans ses jeux, la *fantasmagorie* nous fait voir d'abord les objets sous une forme gigantesque, et les réduit ensuite à la plus petite dimension, ainsi à l'apparition de notre chef-d'oeuvre, les peintures les plus *grandioses* et les plus célèbres, et toutes les mosaïques qui nous étaient parvenues de l'antiquité se sont effacées et tout-à-fait éclipsées.

Les sujets les plus fameux des vases découverts dans la Sicile, dans la grande Grèce, dans la Campanie, et récemment dans les Etats-Romains; les peintures étrusques de *Tarquinia*, les tableaux mythologiques, et anacréontiques d'Herculanum, de Stabie, et de Pompéi, enfin tout ce qui nous est resté de l'art antique, ne nous offrait guère que l'idée de l'élégance, du goût et des grâces de ses compositions, et rarement celle de son habileté dans la perspective et le coloris. On n'y apercevait ni les effets de la lumière, des reflets et des ombres, ni la dégradation des lignes, des teintes et de la couleur locale. Il s'ensuivait que ces peintures pouvaient être crues les originaux d'après lesquelles les bas-reliefs avaient été exécutés, ou que les

bas-reliefs avaient été les originaux de ces peintures. Une semblable remarque prenait encore plus de force dans les tableaux monochromes ou peints en clair-obscur, que l'on conserve au Musée de Naples et à Pompéi.

D'ailleurs tous ces monumens étaient comme les débris d'un naufrage que la marée des siècles avait poussés jusqu'à nous, et ils ne pouvaient même de loin nous faire entrevoir aucun de ces prodiges de l'art antique, attestés par les écrivains de tous les temps, et que dans un autre genre, le Laocoon, la Vénus de Médicis, l'Apollon et le Torse du Belvédère, l' Hercule et la Flore Farnèse nous autorisaient à croire. L'ébauche d'un artiste grossier qui tout au plus s'imaginait copier la pensée de quelque grand maître ne pouvait être considérée que comme une très-mauvaise traduction des vers d'Homère ou d'Anacréon. Ces ouvriers ignorans, du nom le plus obscur, dont le genre de peinture à fresque était nécessairement rapide, par conséquent ni étudié, ni correct, différaient cependant entr'eux de stile et de mérite, et toutefois aucun d'eux n'aurait osé s'approcher des premiers degrés de ce trône où siègeaient en rois géans les Zeuxis, les Parrhasius, les Timante, les Protogène et les Apelle.

Ajoutons à cela que ces Artistes ne peignirent presque jamais que sur des *tables de bois ;* et les seuls ouvrages exécutés de cette manière jouissaient d'une brillante et solide renommée (1). Les Temples et les Portiques les plus célèbres, les Monumens publics les plus imposans, et la *Maison d'or* des Césars étaient les seuls sanctuaires où ces merveilles de l'art devaient être renfermées et vénérées. C'était là seulement qu'il était permis à quelque fortuné *adepte*, ou à quelque favori des Empereurs de venir admirer le beau idéal dans ses élémens les plus parfaits, dans les grâces et les belles couleurs de la Cassandre de Polignote, dans les cheveux de la Junon d'Euphranore, dans la blancheur de la Pacate d'Apelle, dans les lèvres de la Roxane d'Aétion, enfin dans la beauté divine de l'Hélène et de la Pénélope de Zeuxis (2).

Ainsi personne à Rome ne pouvait que difficilement reproduire quelque copie de ces chefs-d'oeuvre. C'est pourquoi parmi les sujets si

(1) Plin. Hist. Nat. L. XXXV. *Sed nulla gloria Artificum est, nisi eorum qui tabulas pinxere.* Voyez l'excellent article sur la Peinture antique dans l'ouvrage de M. Raoul-Rochette, intitulé : *Pompéi ; Maison du Poète tragique*, pag. 18 et suiv.

(2) Lucien. *Les Portraits.*

nombreux et si variés qui sont parvenus jusqu'à nous, on n'en remarque aucun qui puisse nous offrir une idée de ces rares travaux, si toutefois l'on veut excepter les prétendues copies de l'*Alcmène* de Zeuxis, de *l'Iphigénie* de Timante, de la *Médée* de Timomaque, et de l'*Achille à Scyros* d'Athénion.

La décadence de l'art de peindre était proclamée par Pline (1) comme un fait constant; et la peinture des Grecs paraissait avoir péri toute entière, et sans retour, avec les fragiles matériaux sur lesquels elle s'exerçait (2).

Il n'y avait donc aucune composition qui pût entrer en comparaison avec les beaux ouvrages des grands Artistes modernes, et nos Contemporains étaient fiers de pouvoir se considérer comme les premiers dans l'exercice d'un art aussi séduisant.

Mais dans le tableau dont il s'agit, l'Ecole antique se trouve pour la première fois en présence de l'Ecole moderne, et les maîtres d'Athènes, de Sicyone et de l'Ionie paraissent les dignes rivaux de Raphael, de Titien, et de Lebrun.

---

(1) Plin. Ibid. *Artis morientis.*

(2) Raoul-Rochette. *Maison du Poëte*, *pag.* 19.

D'après cela, les sujets exécutés en mosaïque peuvent aussi fournir des exemples curieux et jusqu'à présent négligés, pour l'histoire de la peinture ancienne, et les progrès de cet art ingénieux inventé comme pour éterniser les monumens classiques de l'autre.

La mosaïque a été connue chez les nations les plus anciennes ; toutefois les Perses paraissent en être les inventeurs (1). Esther, en parlant du palais d'Assuerus ou Artaxerce s'exprime ainsi: » Des lits d'or et d'argent étaient disposés sur un pavé tout d'émeraude et de marbre de Paros et décoré d'une peinture variée et surprenante (2)».

De la Perse cet art a dû passer chez les Assyriens voisins, qui, à ce qu'on assure, imitaient en pierres dures leurs propres tapisseries; et de ceux-ci chez les Phéniciens et les Grecs.

Parmi les mosaïques les plus importantes que les Auteurs anciens nous ont fait connaître, et celles découvertes jusqu'à ce jour, il faut compter les suivantes:

Celle qui représentait en couleurs toute l'Ilia-

---

(1) Ciampini, Vet. Monim. P. I C. X.

(2) Esther. C. I. *Lectuli quoque aurei et argentei super pavimentum smaragdino, et pario stratum lapide dispositi erant, quod mira varietate pictura decorabat.*

de (1) et qui pavait le vaisseau le plus grand de ces temps-là envoyé en présent par Hiéron roi de Syracuse à Ptolomée Eupator roi d'Egypte. Un pavé existant à Pergame, qui représentait les restes d'un repas, comme s'ils y étaient tombés naturellement, ouvrage du célèbre *Sosos* (2); le voyage présumé d'Alexandre en Egypte, exécuté par l'ordre de Sylla, dans le Temple de la Fortune à Préneste (3); les Colombes sur le bord d'un vase plein d'eau (4), découvertes par Furietti dans la *Villa Adriani* avec trois festons de fleurs et de fruits; les jeux du Cirque et les Muses, mosaïque trouvée à *Italica* près de Séville (5); les trois petits tableaux

(1) Athen. Deipnosoph. Liv. V.

(2) Plin. Liv. 36 Chap. 35.

(3) Plin. ibid. Chap. 25. Ce monument a été publié par Kircher dans son *Latium*; par Montfaucon, Vol. IV. *Suppl. de l'antiquité expl.*; par Barthélemy, *Explic. de la mosaïque de Palestrine*, et dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, Vol. 30; par Caylus qui en a donné un dessin coloré; par Shaw, par Winckelmann, et par plusieurs autres encore.

(4) C'était peut-être la copie de l'autre ouvrage de *Sosos* qu'on voyait à Pergame. — Furietti, *De Musivis*, pag. 29. Plin. ibid. cap. 35. — Et le *Museo Capitolino*.

(5) *Description de la mosaïque trouvée à Séville, et publiée par ordre du Roi d'Espagne.* — *Mosaïque d'Italica par Alexandre La Borde*; *1802*.

scéniques et le Lion enchainé avec des guirlandes de fleurs par des Amours, mosaïques appartenantes à Pompéi (1). Mais toutes ces peintures et beaucoup d'autres mosaïques d'ailleurs très-estimables (2) sont cependant infiniment au-dessous de celle dont nous nous occupons, pour le mérite du sujet, de la grandeur, de la matière, de la composition, du coloris, du dessin, et de l'art.

(1) Voyez ma *Description de Pompéi*, *Maison de Marc. Frugi*, *du Poète*, *et du Centaure.*

(2) Quelques belles mosaïques ont été trouvées dans les Catacombes. Voyez le savant ouvrage de M. Joseph Sanchez Bibliothécaire royal, intitulé la *Campania sotterranea; e brevi notizie degli edifizi incavati dentro la roccia nel Regno delle due Sicilie, e nelle altre regioni del globo. Napoli. Vol. 2 con Giunte.*

BATAILLE

ENTRE LES GRECS ET LES PERSES.

Mosaïque de 19 palmes et 1/3 de longueur sur 10 et 1/4 de hauteur.

Le Commandant grec est à cheval au milieu de ses soldats blessés ou mourans. Il a traversé de sa lance le Général ennemi dont le cheval était déjà tombé, percé d'un javelot qui s'est brisé dans sa poitrine. Au sort imprévu du Général en chef toutes les troupes de l'Asie poussent un cri prolongé de surprise et de douleur, et restent immobiles à ce funeste événement. Non pas l'idée de la fuite, mais celle de la vengeance; non le sentiment de la crainte, mais celui de la fureur brillent dans leurs yeux et se manifestent sur leurs visages. Et déjà les piques, les arcs et les épées s'agitent dans la main des Barbares qui ne sont point découragés, mais seulement consternés et surpris de se voir ravir d'un coup la Victoire et leur Chef; lorsqu'un vieux Personnage qui paraît être le premier de l'armée après le Général expirant donne avec précipitation l'ordre et l'exemple de la retraite. Il est debout sur un char tiré par quatre superbes chevaux, et son Conducteur craignant d'être rejoint par le

vainqueur les presse du fouet et précipite leur fuite. Le mouvement imprévu de la retraite du quadrige met en désordre et renverse de tous côtés les Guerriers qui l'environnaient.

Les figures des Combattans sont au nombre de vingt-huit, et celles des chevaux sont de seize. Quelques-unes ont environ deux tiers de grandeur naturelle. Dans d'autres on aperçoit à peine un bras, une jambe ou une portion de la tête. Cette grande mosaïque était détériorée même dès l'ancien temps, et l'on s'occupait à la restaurer, mais grossièrement, lorsque l'éruption du Vésuve vint la couvrir de nouveau.

Il paraît difficile de ne point reconnaître dans son sujet la fameuse *Bataille de Platée* arrivée le 22 septembre de l'an 479 avant l'ère vulgaire (1). Mardonius (2) fils de la soeur de Darius, cousin et beau-frère de Xerxès, et Commandant en chef

---

(1) Pour ne pas répéter et multiplier ainsi les citations à chaque instant, je prie mes Lecteurs de consulter sur cet article et sur tout ce que j'assure à l'appui de mon opinion, Hérodote L. 9. Diod. L. II. Corn. Nep. *Vie de Paus.* Plutarque, *Vie d'Aristide.* Justin. L. 2. C. 13. Pausanias L. 9 C. I.

(2) Mardonius commandait 300 mille soldats contre 110 mille Grecs. Il dirigea lui seul les mouvemens de l'armée; il s'y conduisit avec habileté, et parvint à défaire et à poursuivre vivement le centre de l'ennemi. Le reproche qu'on lui fait cependant est celui d'avoir commandé en pre-

de l'armée des Perses est le jeune homme, frappé à la tête d'une pierre que l'on remarque tombée auprès de lui, (circonstance tout-à-fait historique) semble porter la main gauche à sa blessure, et cherche de la droite à saisir la lance qui par un second coup lui a traversé le sein. Son bâton ou sceptre militaire, distingué par un ruban de pourpre et un pomeau d'argent est à terre devant lui. Le héros qui l'a attaqué est Pausanias roi de Sparte, et commandant général des Grecs dans cette mémorable journée. Le champion qui est à pied, et dont on ne voit que le visage et la poitrine; à droite de Pausanias est peut-être son concitoyen Arimneste qui a si heureusement blessé Mardonius du coup de la pierre. A ses côtés sevoient les Grecs qui ont été tués ou blessés par les Perses, tandisque Pausanias

sonne la premiere attaque contre l'ennemi au lieu d'ordonner l'ensemble des opérations. Si Mardonius n'avait pas été tué, Artabaze n'aurait pas osé donner l'ordre de la fuite à un corps de 40 mille hommes; les Grecs alliés et les Barbares auraient mieux fait leur devoir, ayant sous leurs yeux ces Perses, auxquels, Plutarque (Vie d'Aristide), rend un si beau témoignage de valeur, lorsque blessés et renversés à terre ils se relevaient pour prendre d'autres armes et combattaient avec une nouvelle fureur. Enfin; Mardonius aurait peut-être remporté une victoire complète. Ce Capitaine mérite donc un place distinguée dans l'histoire, et son nom qu'il ne dément point, signifie en perse *Héros*, *valeureux*.

immolant aux Dieux victimes sur victimes restait dans une religieuse inaction, et attendait du ciel le signal du combat. Le Guerrier étendu par terre et appuyé sur son bras et sur son bouclier et qui de l'autre (perdu dans la mosaïque) devait se tourner vers le Cavalier près de lui, pourrait être Callicrate le plus beau jeune homme de l'armée grecque, pendant que blessé, et renversé à terre il adresse de sublimes paroles au Chef des Platéens. — Entre les deux Armées on distingue différens boucliers dispersés; ils appartiennent à cette espèce de barrière formée avec les boucliers par les Perses et abattus par les Grecs au commencement de la mêlée. — La tête de Méduse qui est dépeinte sur la cuirasse de lin du chef Lacédémonien n'indique-t-elle pas que l'on combattait sous les auspices de Minerve, sur un terrein qui lui était consacré (1)? Les Perses qui entourent Mardonius sont les *mille*

(1) Les Platéens, pour faire combattre les Athéniens sur leur propre terrein, d'après le conseils de l'oracle, leur firent don de la portion du territoire de Platée, où ils étaient campés. Ainsi les Athéniens pouvaient se croire dans l'Attique même, et sur une terre consacrée à leur Déesse. Après la victoire, on éleva à Minerve *Aléa* au nom de toute la Grèce un Temple, à l'ornement duquel on destina une grande portion des richesses trouvées dans le camp de Mardonius. Plusieurs tableaux qui furent exécutés à cette occasion exis-

qu'il choisit parmi les plus nobles braves de son armée. Artabaze, chef des Parthes et des Corasmiens le premier Satrape aprés Mardonius désespérant du salut des siens tourne son char, et commande en toute hâte la fuite. On voit dans l'éloignement les Thébains, les Thessaliens et ceux de Carias alliés des Barbares, qui tentent en vain de faire face au vainqueur, et sont malgré eux entrainés dans la fuite. Le héros qui les poursuit de plus près, à la gauche de l'armée grecque, est Aristide Général des Athéniens, dont le casque est couronné des lauriers de Salamine.

On n'aperçoit dans le fond du tableau ni hauteur, ni inégalité de terrein; c'est parce que le

taient encore au temps de Plutarque et de Pausanias six à sept cent ans après cet évènement. (Pausan. L. 1 C. 2 Plut. *Vie d'Aristide.*) La première de ces peintures devait certainement représenter la Bataille qui avait donné lieu à ce monument votif. On sait que le portrait du Chef des Platéens était représenté sur le piédestal même de la statue de Minerve.

D'ailleurs les Athéniens avaient fait auparavant peindre deux fois par Panénus et Polignote la bataille de Marathon, dont la gloire était due à eux seuls; et toute la Grèce qui vainquit à Platée n'aurait point fait immortaliser par ses plus célèbres Artistes dans un grand tableau le souvenir de cette journée décisive, qui la délivra à jamais de ses ennemis, et lui ouvrit le chemin de la conquête de l'Asie: conquête effectuée depuis si rapidement par Cimon, par Agésilas et par Alexandre? Le tableau de notre mosaïque pourrait être considéré comme une copie d'un tableau aussi fameux.

combat eut lieu dans les plaines de la Béotie. — L'arbre chenu et privé de feuilles semble annoncer l'antique forêt du Cithéron, au pied duquel l'infanterie des Athéniens s'était rangée en bataille pour éviter la Cavalerie des Barbares, qui en effet, dans notre tableau ne dépassent pas ce point.

La saison est celle de l' automne si froid et si humide dans ces contrées, surtout pour des Orientaux. Aussi tous les Perses ont leur tiare, et leur menton enveloppé d'une étoffe qui devait les défendre de ces intempéries. Artabaze a de plus son manteau doublé d'une peau de tigre. Le Chef grec lui-même porte sons la cuirasse une tunique dont les longues manches méritent à ce sujet une considération particulière.

Les habits des Perses (1) sont composés d'*anaxyrides*, ou longues chausses, d'une *capiris* ou

(1) Ces habillemens sont parfaitement semblables à ceux des Arimaspes, race caucasienne dont descendaient les différentes nations de l'Asie.

Sur un vase grec publié par Tischbein, (Engrav: II. 9), on voit ces Guerriers vêtus comme les Amazones de courtes tuniques et d'anaxyrides avec les manches, et couverts de broderies et d'ornemens, avec une espèce de mitre, qui leur entourait la tête. Leur Chef a en outre une chlamyde. Ils combattent contre des hippogriphes, animaux fabuleux qui dévoraient l'or des fleuves dans leur pays. — Hérodote L. 3 et 4. Strab. L. 1. e 13 Pliu. L. 7 C. 2.

tunique courte à longues manches, et d'une espèce de *cotte d'armes* semblable aux habits de guerre des Sauvages du Nouveau monde, et qui leur servaient en même temps de cuirasse et de manteau. Mardonius et Artabaze sont les seuls qui au lieu de cette cotte aient la chlamyde de pourpre avec broderies et ornemens. Sur les anaxyrides de Mardonius sont représentés deux rangs d'hippogriphes en or et en argent, et l'on voit partout des hippogriphes, sur les housses des chevaux (1) et aux extrémités du quadrige.

Sur l'étendard qui est très-endommagé on distingue la tête d'un coq brodé en or sur un fond de pourpre. Cet oiseau consacré au Soleil, était un des emblêmes de l'Orient, et encore aujourd'hui chez les Indiens il est consacré au dieu *Ciani*; et les Brames sacrifient un grand nombre de coqs et arrosent de leur sang les Pagodes de leur grande déesse Bagavani (2).

(1) Le cheval blessé de Mardonius est noir. Cependant Hérodote dit que Mardonius parcourait les rangs sur un cheval blanc. Mais cette particularité n'est point essentielle, et ne peut élever aucun doute sur notre conjecture. Hérodote écrivait trente-cinq ans après cette bataille, et le Peintre a pu négliger cette tradition et même la sacrifier aux convenances de son art et à l'harmonie générale du coloris. En effet le blanc eût produit une dissonance très-préjudiciable à l'effet général de la composition.

(2) Paolini, *Systema Brachmanicum*, pag. 162.

Les tuniques, les anaxyrides et les cottes sont de diverses couleurs, et peintes de fleurs et d'ornemens d'or, d'argent et de soie. L'espèce de bonnet que les Orientaux portent enveloppé d'une draperie pourrait indiquer une tiare de guerre plus ou moins élevée ou abaissée vraisemblablement selon le rang, l'age et les nations.

L'enveloppe de la tête est uniforme et jaune, couleur et usage qui se conservent encore chez les Grands de l'Asie, et sacrés à leurs yeux parce qu'ils font allusion à la lumière du soleil qu'ils adorent.

Je ne puis cependant passer sous silence que plusieurs Archéoloques et Artistes distingués ont publié sur l'argument de ce tableau des opinions différentes. Mais je n'aime point entrer en propos avec mes amis et mes collègues; c'est pourquoi j'ai voulu prendre un autre chemin pour aller à la recherche de la vérité. J'ai exposé, comme Michel Montaigne, mes observations et mes conjectures non comme les meilleures, mais comme les miennes, et s'il faudra jamais avouer un jour mes doutes et mon ignorance, je n'hésiterais point un instant à le faire.

Je finis cet article par quelques réflexions sur l'art qui a dirigé dans ses parties multipliées cette peinture classique (1).

(1) Des considérations nombreuses et importantes sur les

Les deux armées sont rangées sur une ligne transversale, de manière qu'on dirait qu'elle paraît presque toute en raccourci. Il n'y a ainsi aucune figure d'homme ou de cheval qui n'offre une difficulté surmontée, ni un groupe, qui ne forme un tableau complet. On croirait que l'illustre Maître a voulu de cette manière faire un jeu de son habileté et de son Génie, ou qu'il a voulu nous offrir un monument étranger même aux meilleures écoles modernes, de ses connaissances et de sa fidélité, comme d'un témoin oculaire, dans l'exactitude parfaite des ornemens, des accessoires, et du costume.

Comme il est assez difficile, faute de plus amples notices et d'exemples, d'établir un paral-

monumens figurés de l'art antique se trouvent à chaque pas dans les ouvrages du Marquis Arditi, le Nestor de notre littérature. Il est de mon devoir de rappeler à la reconnaissance publique, que si d'un côté Pompéi a été *évoquée* à la lumière, comme par enchantement, à sa voix; d'un autre, les productions des arts de cette ville étonnante d'Herculanum et de Stabie, et les autres de nature et de forme quelconque et uniques pour l'intérêt particulier qui y est attaché, appartenant aux collections les plus célèbres de notre pays, et de l'Italie, ont été recueillies et classifiées par M. Arditi dans le Musée Royal Bourbon, qui en peu d'années est devenu le plus grand de l'Europe par la vaste science et activité de notre Savant.

lèle complet entre l'art antique et moderne, je me bornerai à en tracer un entre la représentation de cette ancienne Bataille, et celle de Constantin et de Maxence peinte par Raphael dans le Vatican.

Les proportions des deux tableaux sont tout-à-fait semblables dans le plus grand développement de la longueur plutôt que de la hauteur. Les Protagonistes sont également au centre, leurs mouvemens et ceux de leurs coursiers, les Guerriers qui les suivent avec la plus vive ardeur dans leur course, et jusqu'aux Soldats abattus sur le sol, se soutenant d'un bras avec leur bouclier, et cherchant à se défendre contre les chevaux qui les pressent de près, tout est le même, et de la manière la plus précise dans les deux compositions. La force de l'expression, le mouvement vaste et varié des Vainqueurs et des Vaincus, le bruit des trompettes et de la mêlée, et le nombre des combattans est supérieur dans le tableau moderne, et dans l'antique, la simplicité, l'ordre, l'unité, la distribution, le caractère, la grâce, l'élégance, la vérité, et le sentiment. On pourraît appeler l'un, le prodnit du génie et de l'art; l'autre, du génie et de la nature. Maxence a les traits et le désespoir d'un impie; Mardonius le calme et la dignité d'un héros qui expire.

On est frappé d'une circonstance remarquable pour la théorie, dans l'attitude de ce dernier. Sa bouche à peine entr'ouverte par la douleur, sa légère inclinaison d'un côté, son bras courbé vers la tête, et l'autre qui cherche avec force à repousser de son sein la cause de sa mort, enfin la pose de son corps et de ses jambes présentent en quelque façon le modellé ou la copie du Laocoon. C'est ici que s'ouvre un beau champ de considérations et de résultats, mais comme il ne nous est pas permis, d'après les limites que nous nous sommes proposés, d'y avancer de quelque pas, il suffira de l'avoir simplement indiqué.

La Perspective linéaire, distribuée dans la mosaïque, à trois dégradations, est dans les deux tableaux très-bien choisie et entendue; mais l'*aérienne*, compagne inséparable du coloris, ne peut être soumise à aucune comparaison, vu la différence d'une Peinture avec une Mosaïque, dont les élémens sont composés non de couleurs ou de pâtes colorées, mais de marbres (1). Nonobstant cela, on entrevoit au milieu des défauts des matériaux une telle connaissance de ces deux bran-

(1) La mosaïque des Colombes contient 160 petites pièces chaque once de palme romain; la notre 125 plus ou moins, selon les endroits.

ches très-principales de l'art, que nous pouvons assurer que les Anciens étudiaient aussi profondément la science des ombres et de la lumière, que les Modernes, mais ils nous surpassaient de beaucoup dans le goût, la variété, et l'effet enchanteur des nuances dans les couleurs.

Quant au Dessin, je ne dissimule point, qu'il n'est pas toujours pur et correct dans le monument antique, mais il faut en attribuer la faute aux Ouvriers, qui n'étaient certainement pas Peintres, ni d'un mérite égal entr'eux, comme l'attestent le visage du Général grec, les restaurations postérieures, le défaut du *ciel* ou du *champ* exécuté tout-à-fait en blanc, anomalies peu convenables et indignes non seulement de ce tableau, mais encore des peintures les plus vulgaires de Pompéi. L'air des têtes, les attitudes et les formes sont dans la mosaïque d'une beauté et d'un idéal tout-à-fait nouveau pour nous. On pourra douter de la ressemblance des individus, mais pourra-t-on méconnaître les nations? Et voilà, après plus de deux-mille ans, ces mêmes Orientaux, qui remplissaient de leurs fastes, de leurs conquêtes, et de leur nom, les histoires de tous les temps et de tous les peuples; les voilà qui se présentent la première fois au Monde civilisé et surpris, avec toute la pompe de la beauté, des habits, des

armes, des richesses et du luxe, dont était si glorieux l'Orient, le berceau des nations, des arts et de la civilité.

C'est ainsi, qu'en laissant à l'intelligence du Lecteur la conclusion facile d'un parallèle, qui rapproche les deux époques les plus fameuses de la Peinture, nous nous félicitons avec notre Italie d'avoir rappelé une autre fois à l'Europe, et confondu en un même intérêt les siècles de Périclès, d'Auguste et de Léon; de Parrhasius (1) et de Raphael.

(1) La Bataille la plus célèbre, la plus importante, et la plus nationale pour les Grecs, celle que leurs Historiens appellent *surnaturelle*, et dans laquelle Pausanias neveu de Léonidas vengea sa mort en immolant Mardonius, devait être certainement représentée par un des plus grands Peintres de ce Siècle, qui était aussi celui de Périclès. C'est pourquoi, j'aimerais l'attribuer à Parrhasius, à Zeuxis, ou à Timante. Les détails de leur vie et de leurs ouvrages sont en grande partie perdues; mais leur manière finie, passionnée et pleine de grâces convient assez au style de notre tableau, et peut sans beaucoup de peine nous les faire reconnaître.